ELOGE

HISTORIQUE.

4

ELOGE HISTORIQUE DE M. MOLIN,

Médecin Consultant du Roi, &c.

connu dans le public sous le nom de Dumoulin



A PARIS,

M. DCC. LXI.

1761

ÉLOGE HISTORIQUE
DE M. MOLIN,
Médecin Consultant du Roi, &c.

JACQUES MOLIN naquit à Marvege, petite Ville du Gevaudan, le 29 Avril 1666. Il étoit fils d'Aldebert Molin, Docteur en Droit, & Avocat; & de Suzanne Salesses, cadet de trois frères & de cinq sœurs.

Les commencemens de son éducation furent difficiles, & jusqu'à l'âge de neuf ans, rien ne s'étoit gravé dans sa mémoire. Il étoit au moment où ordinairement l'on augure des esprits, sans pouvoir encore juger du sien, lorsque tout-à-coup il se développa. Alors M. Molin apprit les Langues Grecque & Latine avec une rapidité surprenante. Elles lui devinrent faciles, il

ſe les rendit familières, & il les a parlées toute ſa vie, comme ſi elles étoient peu différentes de la ſienne. Tout le monde ſçait qu'il rendoit ſouvent & toujours à propos, de longues tirades des Poëtes les plus accrédités. A quatorze ans ſon état étoit choiſi, & ce fut pour la Médecine qu'il ſe détermina. Il ſe rendit à Montpellier, & ſçut mettre à profit, dans un âge où toutes les impreſſions reſtent, les leçons du ſçavant Barbeyrac & des autres Profeſſeurs de cette célebre Ecole. Ainſi il fut bien-tôt très-inſtruit dans une ſcience où les progrès ne ſe comptent d'ordinaire que par les années, & où chaque nouvelle connoiſſance eſt le prix de nouvelles difficultés ſurmontées.

Il perdit de bonne heure ſon père, & ſa famille le regarda dès-lors comme ſon appui. Un événement domeſtique mit au jour les reſſources de ſon eſprit, & juſtifia les eſpérances qu'on en avoit conçues.

Pendant son séjour à Montpellier, sa mère lui écrivit qu'une de ses sœurs, pour lors à Génève, étoit sur le point d'y contracter un mariage sans son consentement. Le jour même M. Molin partit pour Génève. On étoit sur le point d'en fermer les portes quand il arriva. On lui dit que sa sœur étoit allée à Morges, petite Ville de Suisse, & que dès le lendemain le mariage devoit s'y célébrer. Son parti fut pris dans le moment. Présenté au Résident de France auprès de la République, il en obtint un passeport, & par son crédit sortit sur le champ de la Ville. Arrivé à Morges, il trouva sa sœur occupée des préparatifs de son mariage. Il sçut gagner son esprit jusqu'à obtenir un délai de quelques jours. Dans cet intervalle, l'ayant engagée à un voyage de curiosité, il passa en France avec elle, sans même qu'elle s'en apperçut, & la rendit à sa famille.

Plein d'ardeur pour la profeſſion qu'il avoit embraſſée, M. Molin revint bien-tôt à Montpellier. Là, l'étude & la pratique partageoient tous ſes moments. L'anatomie l'occupoit l'hyver : l'été il s'appliquoit à la Botanique. Dans l'intervalle que laiſſoient à ſa diſpoſition ces deux études chéries, il ſuivoit les Médecins aux Hôpitaux, & viſitoit les malades dans la Ville : aucune eſpèce de diſſipation n'entroit dans le partage de ſon tems, & on lui a ſouvent entendu dire que dans tout le cours de ſa vie, il n'avoit jamais ſacrifié un écu à aucun amuſement frivole.

Ses Cours faits, le Bonnet de Docteur pris, la tête remplie de bons principes, M. Molin ſe crut en état de ſe montrer avec honneur ſur un Théâtre plus digne de ſes talens. Il vint à Paris, capable d'exercer, mais encore plus curieux d'apprendre, & de perfectionner ſes connoiſſances. Tous les

cours publics devinrent l'objet de ſes études. Ceux du Jardin du Roi fixerent plus particuliérement ſon attention. Là, ſon aſſiduité lui procura une occaſion de ſe faire connoître. Le Profeſſeur d'Anatomie tomba malade, M. Molin le remplaça, & fit le Cours public. On tient ce fait de feu M. Malaval. Ce célebre Chirurgien avoit été du nombre des auditeurs, & il aſſuroit que *ce cours avoit été fait avec la plus grande diſtinction.*

Un autre avantage que lui valut ſon aſſiduité aux herboriſations du Jardin du Roi, fut la connoiſſance qu'il fit avec M. le Maréchal de Noailles. Ce Seigneur, dont le goût pour les plantes & pour la Phyſique, eſt devenu héréditaire dans ſa famille, lui permit d'entrer avec lui dans une liaiſon dont M. Molin connoiſſoit le prix & dont il éprouva bien-tôt l'utilité.

M. le Maréchal de Noailles fut choiſi pour commander notre Ar-

mée en Catalogne. Ce pays fertile en plantes rares, pouvoit fournir à M. Molin plus d'une occasion d'acquérir de nouvelles connoissances, & de porter de nouvelles richesses dans le Jardin du Roi. Il le témoigna à M. le Maréchal, qui, charmé de l'avoir auprès de lui, le fit nommer Médecin en chef de l'Armée. Il n'avoit alors que vingt-six ans; mais on oublia bien-tôt son âge par le zèle & l'application qu'il montra dans l'exercice de sa profession. Nul Officier, aucun Soldat n'échappa à ses soins, dès qu'il pût leur être utile (*a*).

En 1697, M. le Duc de Vendôme fit expédier *à Maître Jacques Molin des Lettres de Protomédic pour*

(*a*) Ce fait étoit attesté en 1694 par M. de Trobat, Conseiller d'Etat, Premier Président au Conseil Souverain de Roussillon, Intendant de l'Armée, qui qualifie M. Molin de *Médecin ordinaire du Roi*. En effet, il avoit acheté en 1692 une Charge de Médecin par quartier.

toute la Catalogne, à l'effet d'examiner les drogues, tant ſimples que compoſées. . . . . Ces Lettres furent ſignées *Louis, Duc de Vendôme*, & contre-ſignées par ſon Sécretaire, *Capiſtron.*

Un témoignage encore bien flatteur, eſt celui que lui rendirent en 1697 & 1698, au Camp devant Gironne, M. d'Egrigny, Intendant de l'Armée, & M. le Chevalier de Genlis, Gouverneur de la Ville & Fort de Gironne, Directeur Général de l'Infanterie dans l'Armée de Catalogne, & dans les Places du Rouſſillon. L'un & l'autre, aſſurent que *M. Dumoulin* (a), *Médecin ordinaire du Roi & des Troupes de S. M. en Catalogne, s'acquittoit des fonctions de ſa charge avec l'eſtime & l'approbation de tout le monde, ayant donné de continuelles preuves de ſon application & de ſon*

(a) Depuis ce temps le Public s'eſt obſtiné à l'appeller Du Moulin.

zèle à la conservation des Officiers & des Soldats. C'est d'après des preuves si distinguées, & sur le cri général que M. de Vendôme fit encore choix de lui, & voulut qu'il le suivît en Italie dans la même qualité de Médecin en chef des Armées de S. M. Le changement de climat ne faisoit qu'étendre sa réputation. Les campagnes d'Italie le comblerent d'honneur. Le Roi de Sardaigne l'avoit vû dans le Camp de M. de Vendôme, en avoit entendu parler avantageusement, & il s'en souvint. Ce Prince, que la politique & l'intérêt rendoient tour à tour l'ami ou l'ennemi de la France, tomba malade. Nous étions alors en guerre avec lui : il demanda M. Molin ; on l'accorda, & le Prince guérit.

L'hyver de 1706, il revint à Paris. Son retour fut accompagné de toute la gloire qui peut flatter la juste ambition d'un mérite supérieur, utile à tout le monde. Les

pères lui devoient leurs enfans, les femmes leurs époux, le Roi des Sujets fidéles, & la Patrie des Citoyens précieux. Sa réputation l'avoit précédé : une guérison difficile & distinguée l'augmenta. Le grand-père de M. le Prince de Condé étoit dangereusement malade à Chantilly. M. Molin fut appellé. L'inquiétude étoit à la Cour & dans la Ville. Les Courriers se succédoient l'un à l'autre, & les variations des nouvelles entretenoient les allarmes. Le Ciel seconda les efforts & les talens de M. Molin. Le Prince recouvra la santé, & ne la dût qu'à M. Molin. Il avoit alors environ quarante-deux ans. Dès ce moment sa réputation fut assûrée par la voix publique : il fut le Médecin de la Ville & de la Cour. Louis XIV l'appella dans les dernières années de sa vie, & voulut qu'il fût consulté dans toutes ses maladies.

Dans le danger où se trouva le

Royaume, par celui du Roi en 1721, M. Molin fut joint à MM. Dodart, Helvetius, & autres Médecins de la Cour, & mérita avec eux l'honneur d'avoir guéri S. M. Il eut aussi part à ses bienfaits. *De l'avis de M. le Duc d'Orléans, Régent, le Roi, voulant que les Médecins appellés en consultation sur sa maladie, jouissent pendant toute leur vie des fruits de sa bonté, accorda à M. Molin une pension de 1500 livres sur son Trésor Royal;* & en 1728, l'honnora d'un nouveau Brévet en qualité de Médecin Consultant.

Les années s'écouloient & la réputation de M. Molin se soutenoit dans toute sa force, croissoit même, parce qu'elle n'étoit point l'effet de la brigue & de la cabale. En 1744, arriva le moment si inquiétant pour la France, moment qui jamais ne s'effacera de notre mémoire. Les fatigues d'une campagne aussi pénible que glorieuse, al-

térerent enfin la ſanté de notre Monarque ſi aimé, ſi digne de l'être. La maladie en impoſa d'abord à ceux qui environnoient S. M. lorſque tout-à-coup, elle augmenta avec une violence qui fit trembler pour des jours que chaque François auroit voulu racheter au prix des ſiens. Les progrès furent ſi rapides, que le danger du mal ne fut connu que lorſque la guériſon étoit déſeſpérée. Des Courriers diſpoſés par-tout ſur la route, nous apportoient d'heure en heure de nouvelles allarmes. Nos Egliſes ouvertes & remplies jour & nuit, retentiſſoient ſans ceſſe des cris & des vœux que formoient à l'envi tous les Ordres pour le Pere commun de tous les Etats. Quoique âgé de ſoixante & dix-huit ans, M. Molin ne connoît ni prétexte, ni infirmités, nul riſque à ſes yeux que celui du Roi. Il ne s'arrête nulle part : il vole où nos vœux l'invitent de ſe rendre, où l'amour le conduit. Le danger

disparoît à sa vûe, & bien-tôt la maladie céde à ses soins (*a*) : mais la santé de S. M. n'étant pas encore bien assûrée, M. Molin la pressa de revenir à Versailles. Le Roi, n'écoutant que les mouvemens de son cœur, quitte Metz, se remet en Campagne, va foudroyer ce Boulevard d'où l'Empire se croyoit en état de ménacer la France, & de-là revient à petites journées dans sa Capitale impatiente de le revoir, suivi par-tout & par-tout entouré d'un peuple qui célébroit par ses fêtes le double triomphe de la valeur & de la guérison. M. Molin parut devant lui : *Hé bien*, lui dit le Roi, *si je vous avois cru, je n'aurois pas pris Friboug. Sire*, lui répondit M. Molin, *j'étois plus occupé de votre santé que de votre gloire.* Neuf mille livres d'appointement furent ajoutées au Brévet de Mé-

(*a*) Voyez Lettre sur la maladie du Roi, pag. 12.

decin Consultant qu'avoit M. Molin, & lui ont été payées jusqu'à sa mort.

Quelques années après, un nouveau danger menaça la France. M. le Dauphin fut attaqué d'une petite vérole confluente & dans un âge où cette maladie est très-redoutable. La guérison devint d'autant plus difficile, que le cerveau fut menacé d'inflammation. Les préjugés oserent lutter contre l'avis de M. Molin, qui jugeoit la saignée du pied indispensable : mais l'autorité d'un si grand homme l'emporta : l'Héritier du Thrône fut sauvé. M. Molin en partagea la gloire avec MM. Helvétius, Falconet, Pousse, Vernage, M. le premier Médecin du Roi, & les autres Médecins de la Cour qui furent de son avis. C'étoit à lui seul que nous avions été redevables de la guérison de M. le Duc d'Orléans dans une maladie semblable & accompagnée de circonstances aussi dangereuses.

Tant de ſuccès, une fortune conſidérable, une réputation étendue, l'une & l'autre établie & méritée par un travail aſſidu ; mieux encore, l'eſtime générale & la confiance publique, récompenſe la plus flatteuſe, n'enorgueillirent jamais M. Molin. La modeſtie donnoit encore un nouveau luſtre à ſes talens. Doux & facile avec ſes inférieurs, poli & prévenant avec ſes Confreres, humain & complaiſant avec tout le monde, il étoit le ſeul qui parût ignorer combien à tous égards il avoit de ſupériorité ſur les autres. Les Médecins les plus accrédités lui cédoient par-tout le pas, & ſe faiſoient honneur de ſuivre ſes conſeils.

M. Sylva, homme de beaucoup d'eſprit & d'une grande reſſource dans les maladies longues & déſeſpérées, qui avoit toujours conſervé vis-à-vis même de M. Chirac un ton d'émulation & d'égalité, le quittoit avec M. Dumoulin. Tous

deux un jour furent appellés chez M. l'Abbé de Ventadour, alors Prieur de Sorbonne, Recteur de l'Université, & depuis Cardinal de Soubise, qui étoit dangereusement malade. M. Sylva se fit attendre. *N'accusez que vous-même, si je viens tard*, dit-il à M. Molin, *J'étois dans une maison où l'on parloit de vous; je n'avois garde d'interrompre. Racine souffroit volontiers qu'on dît du bien de Corneille.*

Un autre Médecin très-célébre par le nombre & par le mérite de ses Ecrits en tout genre, se faisoit un plaisir de rendre témoignage à la supériorité de M. Molin; & dans les consultations fréquentes qu'il avoit avec lui, après avoir dit son avis, lui disoit volontiers: *à vous notre Dictateur.*

Quelqu'occupé que fût M. Molin il donna toujours ses conseils & ses soins à tous les malades, sans distinction de rang & de fortune. Grands

& petits, riches & pauvres, maîtres & domeſtiques, tous avoient droit ſur ſon zéle, & il ſacrifioit à tous ſon repos. Souvent levé avant l'aurore, il parcouroit dans tous les inſtans du jour tous les quartiers de Paris ; plus eſtimable ſans doute lorſque courbé ſous le poids des années, il alloit au dernier étage d'une maiſon pour y porter des ſecours de toute eſpece, que lorſqu'il montoit les degrés d'un Palais.

Il étoit naturel que l'étendue de ſa fortune répondît à celle de ſes talens. Mais on ſçait l'uſage qu'il faiſoit de ſes richeſſes. (*a*) Trente-deux neveux ou petits-neveux lui ont dû leur éducation & leur établiſſement, & les pauvres leur ſubſiſtance. Tout étoit donné à la na-

(*a*) M. Molin gagnoit par an 30 à 40000 liv. Il avoit donné environ 800000 liv. à ſa famille de ſon vivant, & à ſa mort il s'en trouvoit autant à partager entre les héritiers de ſa femme & ſon légataire univerſel.

ture & à l'humanité. Il ne s'approprioit rien. Il avoit vû naître le luxe, qui confond tout, sans s'en laisser corrompre. Son extérieur étoit sans faste, peut-être trop négligé. M. Molin avoit-il besoin d'être plus recherché ? sa figure avantageuse, & la célébrité de son nom le distinguoient suffisamment.

Dans le grand nombre de consultations que M. Molin faisoit pour la Province, il étoit aussi attentif qu'au chevet de ses malades. Peu de théorie, mais de cette théorie vraiment médicale, fondée sur l'expérience & l'observation, sans systêmes & sans verbiage. Il constatoit les maladies par leurs signes & leurs symptômes, peu curieux d'en rechercher les causes éloignées, moins connues & souvent étrangères. Il saisissoit les indications les plus pressantes, fixoit le régime le plus convenable, établissoit une suite de remédes sûrs & éprouvés, & s'éloi-

gnoit en tout de cette Polypharmacie fastidieuse, souvent préjudiciable, qui n'est que le manteau de l'ignorance & ne guérit jamais.

Plus éclairé qu'un autre sur le Prognostic, M. Molin avoit l'avantage de bien juger, & se privoit du plaisir séduisant de prédire. Il sçavoit que l'événement dans les maladies dépend du concours de bien des causes différentes ; qu'il n'en faut qu'une pour détruire ce que toutes les autres présagent ; & en renonçant à la petite gloire d'avoir deviné, il ne s'exposoit point à la honte réelle de s'être trompé. Attaché au moment & occupé de cet objet seul, il ne vouloit pas qu'on anticipât la veille sur le lendemain, ou le matin sur le soir. *Nox dabit consilium .... consilium in arenâ....*, c'étoit son langage. Il suivoit la maladie, étudioit son malade, interrogeoit tous ceux qui étoient autour de lui, n'omettoit

rien de tout ce qui pouvoit inſtruire, trop heureux de s'aſſurer de la vérité, quelques recherches qu'elle lui coutât. Il laiſſoit aux trompeurs empiriques la ridicule & dangereuſe vanité de juger de la nature de la maladie d'après un coup d'œil jetté au hazard ſur le malade, ou par un tact léger du pouls, par l'inſpection des urines, ou du ſang, ſignes dont la réunion peut opérer certitude dans l'eſprit d'un Médecin habile; mais qui ſéparés les uns des autres, conſidérez à part & comme iſolés, fondent à peine une conjecture. Ce ſilence de réfléxion, cette taciturnité prudente, M. Molin les portoit par-tout. Plein d'honneur & de probité, il évitoit de dire en public ce qu'il penſoit de l'état de ſes malades, ou il n'en parloit que d'une manière exacte & uniforme. Jamais il n'employoit cet art infidele de parler différem-

ment dans les différentes maiſons. Il laiſſoit cette reſſource mépriſable aux talens médiocres, qui parlant bien de leurs malades dans un endroit, en parlant mal dans un autre, ſe ménagent, en cas d'accident, la coupable ſatisfaction d'avoir bien dit une fois.

Perſonne ne connoiſſoit mieux que lui l'uſage difficile & approprié à chaque maladie des différentes eaux minérales, tant pour les bains & les douches que pour la boiſſon. C'eſt une expérience longue & reflèchie, & non pas des analyſes ſi ſouvent contradictoires, qui peuvent en conſtater les vertus ; & ſur ce point comme ſur bien d'autres, la théorie doit céder à l'expérience ou ſe régler par elle. Il étoit partiſan de la ſaignée ſans en être prodigue. Il l'employoit au commencement des maladies, & dans le fort des accès. Hardi ſur les purgatifs, il les ordonnoit d'au-

tant plus volontiers qu'il sçavoit que ce sont eux qui terminent les maladies lorsqu'ils sont donnés à propos & par un Médecin habile a saisir le moment.

M. Molin ne se laissa jamais prévenir ou passionner pour aucun reméde, écueil assez ordinaire dans la pratique de la Médecine. Cependant le lait pour toute nourriture étoit un de ceux qu'il exhaltoit audessus des autres dans une multitude de cas, & il avoit l'art d'y préparer ses malades. Il en usoit lui-même tous les jours. Il en prenoit sur les onze heures (a) au retour de ses visites qu'il recommençoit après, & ne revenoit dîner que sur les trois, quatre ou cinq heures. Ce dîner étoit sobre, peu de viande, beaucoup de potage, en hyver des fruits cuits sous une cloche, en été des

(a) Le matin il prenoit volontiers du thé, pourvû que ce fût du thé verd.

fruits bien murs & fondans, point de vin depuis l'âge de quarante ans. La Goutte dont il commença dès-lors à être attaqué, lui avoit rendu ce régime néceſſaire. Elle le prenoit aux pieds, ſouvent avec inflammation. Il ne craignoit point alors de ſe faire ſaigner, obſervoit la plus grande diete, ſe purgeoit lorſque la douleur étoit calmée, & rentroit avec courage dans toutes les fatigues de ſes fonctions ordinaires. Un tempérament fort & robuſte dont il n'avoit point abuſé, une paſſion décidée pour ſa profeſſion dont il avoit l'eſprit, le mettoient en état de fournir continuellement à ſes grandes occupations. Nulle conſultation où M. Molin ne fût appellé. Les malades le demandoient, les familles le déſiroient, & plus vivement encore ſes confrères qui connoiſſoient les reſſources de ſon génie. Delà, cette grande autorité qu'il eut par-tout;

autorité utile à ses confrères pour qui il ranimoit la confiance des malades ; honorable à sa profession sur laquelle il faisoit retomber l'estime qu'on avoit pour lui ; avantageuse aux malades, du lit desquels il écartoit cette foule de Charlatans & d'Empiriques plus dangereuse que les maladies qu'ils se vantent de guérir. Aussi a-t-on vû depuis sa mort s'élever en Médecine un esprit de nouveauté, & si j'ose le dire, une espéce d'Anarchie si pernicieuse qui s'établit au préjudice des bonnes régles. Chaque malade a son protegé, son empirique, son remede de famille. On trouve même des Médecins qui prétendent avoir une méthode & un systême à part. Delà, ces principes si faux en eux-mêmes & si contraires au bien de la Société, qu'il faut renoncer à l'ancienne façon de guérir, quelqu'autorisée qu'elle soit par l'expérience des siécles, en suivre une

nouvelle, bannir la ſaignée, ajouter à l'ardeur de la fiévre le feu des cordiaux, faciliter les redoublemens, provoquer des ſueurs, exciter de prétendues criſes, ou attendre patiemment que la nature ſubjugue les maladies par ſes ſeules forces. Enfin, renverſer toutes les opinions reçues depuis les Grecs juſqu'à nous.

Cette Phrénéſie aura ſon cours juſqu'à ce que des Médecins habiles aient le courage de ſe réunir pour la diſſiper. M. Molin s'y ſeroit oppoſé, il y a vingt ans, & elle n'eût pas prévalu. Il mourut le 21 de Mars 1755. âgé de 89. ans, d'une Goutte éréſipelateuſe, qui dégénéra en Gangrene, au pied & à la moitié de la jambe. Il n'a point laiſſé d'enfans, mais il revit pour d'autres emplois dans des neveux dignes de lui.

M. Molin n'a rien écrit ſur la Médecine qu'il ſçavoit ſi bien: mais il a le

plus contribué à établir la meilleure méthode de la pratiquer. D'habiles Medecins, formés par ses leçons & sur ses conseils, l'employent par-tout. Ce service nous intéresse plus sans doute, & sera plus utile que cette multitude de Livres qui s'enfantent si facilement à l'ombre du Cabinet, qui ne servent qu'à perpétuer les faux raisonnemens, à introduire le Pirrhonisme fatal aux progrès des sciences pratiques, & à remplir le Royaume de Médecins propres à nous faire encore plus regretter celui que nous avons perdu.

FIN